

L'écran fantastique

Numéro 253, mars-avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47359ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [L'écran fantastique]. *Séquences*, (253), 54-55.



CLOVERFIELD

Objet d'une féroce campagne virale sur Internet, **Cloverfield** était particulièrement attendu depuis l'apparition de la toute première bande-annonce aguicheuse lancée l'été dernier dans le mystère le plus complet avec **The Transformers**. La fameuse bande ne révélait pas grand-chose, sinon une attaque des plus saisissantes sur la ville de New York au cours de laquelle la pauvre Statue de la Liberté perdait la tête — et que le film était produit par le *wunderkind* le plus en vogue actuellement à Hollywood, J.J. Abrams, ce qui rendait cette énigmatique prémisse encore plus alléchante.

Le pire aurait pu se produire. Heureusement, ce n'est pas le cas. Minutieusement construit et fort bien ficelé, **Cloverfield** n'a d'autre prétention que celle d'offrir un divertissement efficace, tout en revisitant le film de monstres classique avec une intelligence et une invention des plus surprenantes. Le réalisateur, Matt Reeves, qui signe ici son premier long-métrage, applique l'approche ultra-directe utilisée avec succès dans **The Blair Witch Project** à un genre pourtant déjà passablement éculé, insufflant à celui-ci une contemporanéité tout à fait dans l'air du temps. Ces images maladroites, filmées caméra à l'épaule par un supposé amateur, mais formidablement bien alignées grâce à un scénario fluide et bien structuré, lui permettent d'explorer avec beaucoup de punch l'obsession de notre société — et plus particulièrement de la génération des 15-30 ans — envers l'image instantanée (caméscope, téléphone-caméra, etc.) tout en maintenant une tension haletante, soutenue par de simples coups d'œil furtifs mais terrifiants au monstre et aux dégâts effroyables qu'il cause à Manhattan, déjà si secouée par les épreuves du 11 septembre 2001 (certaines scènes de destruction de gratte-ciel sont choquantes tant elles évoquent puissamment la terreur de ce jour effrayant).

Cloverfield est tout ce que le **Godzilla** de Roland Emmerich aurait dû être. Le réalisateur peut être fier d'avoir réussi à tirer son épingle du jeu avec autant de brio, nous offrant un film de monstres sans héros malgré lui, sans scientifique qui explique tout, sans victoire in extremis : seulement des gens ordinaires, terrifiés et dépassés par des événements incroyables, pris au piège d'une fin tragique annoncée. Un seul avertissement : attention au mal de mer !

CLAIRE VALADE

■ États-Unis 2008, 135 minutes — Réal. : Matt Reeves — Scén. : Drew Goddard — Int. : Michael Stahl-David, T.J. Miller, Jessica Lucas, Lizzy Caplan, Mike Vogel, Odette Yustman — Dist. : Paramount



THE GOLDEN COMPASS

Dans la foulée de l'immense succès des livres de J. K. Rowling, le public redécouvre les œuvres de C. S. Lewis (*The Chronicles of Narnia*) ou de Philip Pullman (*His Dark Materials*). Le cinéma permet de transmettre avec justesse ces univers fantastiques où règne une kyrielle d'effets spéciaux des plus inventifs. Harry Potter est en bonne compagnie.

Pendant que son tuteur, Lord Asriel, explore le Grand Nord à la recherche de la Poussière, Lyra Belacqua vit en pension dans un austère collège. Quand les Enfourneurs enlèveront son ami Roger, la petite fille partira vers le nord à sa rescousse. Guidée par une boussole très particulière, avec l'aide d'un pilote de zeppelin, d'ours en armure, de gitans et de sorcières, Lyra fera d'affreuses découvertes sur la méchanceté des Hommes et contrera les plans de la mystérieuse madame Coulter.

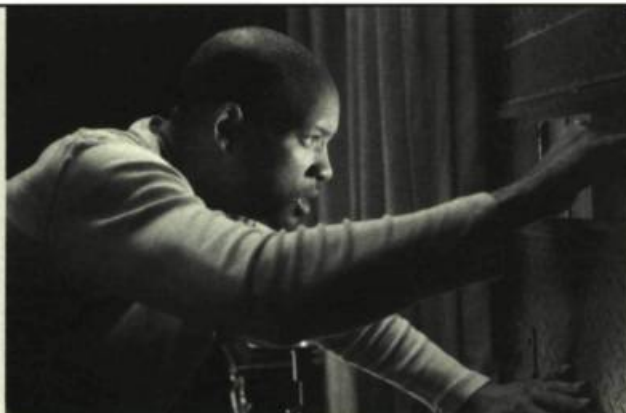
Ce qui fait la grande particularité de ce monde, ce sont les Démons. Représentations visuelles de l'âme, ces animaux sont, jusqu'à la puberté, en constante mutation. L'animation 3D sert donc avec soin l'illustration de ces compagnons. Le réalisateur Chris Weitz — **American Pie**, **Down to Earth** (Les Pieds sur terre) et **About a Boy** (Pour un garçon) — signe ici un film des plus divertissants. Il a su bien découper le récit touffu de Pullman et nous emporter dans une aventure entraînante.

Ce premier volet d'une trilogie garde un bon équilibre entre effets spéciaux et jeu de comédiens bien dirigés. Il combine des scènes intimistes à des paysages à grands déploiements. La direction artistique, d'influence art déco, nous transporte dans un autre univers.

Et c'est aussi ce à quoi sert le cinéma. La musique du prolifique Alexandre Desplat, gagnant d'un Oscar en 2007 pour **The Queen**, reste dans les paramètres convenus des films de ce genre. Et on nous donne au final une chanson de Kate Bush qui nous donne grandement envie de voir la suite.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ À LA CROISÉE DE MONDES : LA BOUSSELE D'OR — États-Unis 2007, 113 minutes — Réal. : Chris Weitz — Scén. : Philip Pullman, Chris Weitz — Int. : Dakota Blue Richards, Nicole Kidman, Daniel Craig, Sam Elliot, Eva Green, Ian McKellen, Ben Walker — Dist. : Alliance



I AM LEGEND

En acceptant l'idée qu'après l'apocalypse causée par une mutation bactériologique d'un vaccin contre le cancer, les services essentiels fonctionneront sans problème, on embarque dans l'histoire de Robert Neville. Will Smith interprète avec brio ce scientifique militaire qui reste le seul survivant dans un New York peuplé de mutants cannibales. En compagnie de sa chienne Samantha, il arpente les rues à la recherche d'autres rescapés, capture au passage des mutants afin de développer un remède dans son laboratoire souterrain, tout en se recréant un monde à l'aide de mannequins. Il faut voir la scène du club vidéo où il cherche à se redonner une routine dans sa ville désertée ou le voir pratiquer son coup de départ au golf sur l'aile d'un Blackbird SR-71.

Francis Lawrence réalise ici un deuxième long métrage de fiction de belle qualité graphique où, même si les insertions d'animation de synthèse laissent parfois à désirer, l'action est tellement pleine de rebondissements que l'on passe un bon moment. Cette adaptation de *I am Legend* publié en 1954, sans réinventer le genre, offre des images d'une grande beauté et un rôle d'importance pour l'acteur vedette de **Bad Boys**, **Men in Black** ou **Ali**. Elle permet aussi à Will Smith de jouer aux côtés de sa petite Willow, qui interprète Marley Neville.

La caméra fluide et mobile nous exprime bien les émotions de ce battant solitaire. On a fait une direction artistique soignée de la grosse pomme désertée. Étrange toutefois de ne trouver aucun vestige des nombreuses victimes de cette catastrophe.

La trame sonore met l'accent sur des bruitages dignes des films d'horreur. On sursaute à souhait. Joli clin d'œil aussi à **Shrek** et à ses mémorables dialogues.

Le compositeur James Newton Howard utilise les chansons de Bob Marley pour nous expliquer la philosophie du personnage. Prisonnier de son obsession de trouver une cure qui permettra aux mutants de retrouver leur condition humaine, il sacrifiera tout à sa mission quasi divine.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **JE SUIS UNE LÉGENDE** — États-Unis 2007, 100 minutes — Réal. : Francis Lawrence — Scén. : Akiva Goldsman, d'après le roman de Richard Matheson — Int. : Will Smith, Alice Braga, Charlie Tahan, Salli Richardson-Whitfield, Willow Smith, Dash Mihok — Dist. : Warner



L'ORPHELINAT

Présenté et coproduit par Guillermo del Toro, ce drame d'horreur jongle adroitement entre les poncifs du drame intimiste et la fable terrifiante sur l'enfance. S'inscrivant dans la lignée de la nouvelle vague du cinéma d'horreur espagnol, avec les cinéastes Jaume Balagueró (**The Nameless, Darkness**), Paco Plaza (**Romasanta**) et Nacho Cerdà (**The Abandoned**), l'approche du nouveau venu Juan Antonio Bayona se distingue de celle de ses prédécesseurs par un regard à la fois tendre et direct sur la souffrance, l'anormalité et la peur enfantine.

Sorte de croisement entre **The Others** de l'Espagnol Alejandro Amenabar et **Poltergeist** de Tobe Hooper, **L'Orphelinat** est un film fort bien ficelé et très poignant. La mécanique implacable du récit est fort bien huilée. Chaque élément est parfaitement orchestré et mène inexorablement vers un *climax* à la fois redouté, attendu et néanmoins surprenant.

On peut reprocher au film les nombreuses références à des classiques du genre : de **The Changeling** de Peter Medak, à **The Haunting** de Robert Wise, en passant par les récents films de son coproducteur, à savoir **The Devil's Backbone** et **Pan's Labyrinth**. Cependant, ce serait boudier notre plaisir. Si **L'Orphelinat** ne réussit pas à renouveler ou à sortir des lois, figures ou motifs propres au genre du cinéma fantastique, ce film réserve tout de même de nombreuses surprises et le frisson et l'émotion sont au rendez-vous. Seul l'épilogue lourdaud conclut le film sur une fausse note.

Le jeune réalisateur use habilement de certains artifices et sa mise en scène est d'une redoutable efficacité. Son film baigne constamment dans un climat inquiétant. L'esthétique visuelle — lumière saillante et jeu de contraste entre ombre et lumière — est très stylisée et recherchée.

Un travail sonore percutant et une musique angoissante viennent appuyer certains effets-chocs bien ménagés. Le jeu touchant de la comédienne Belén Rueda est également à souligner. Somme toute, **L'Orphelinat** est un impressionnant premier film d'un cinéaste fort prometteur.

PASCAL GRENIER

■ **EL ORFANATO** — Mexique / Espagne 2007, 100 minutes — Réal. : Juan Antonio Bayona — Scén. : Sergio G. Sánchez — Int. : Belén Rueda, Fernando Cayo, Roger Princep, Edgar Vivar, Mabel Rivera, Geraldine Chaplin — Dist. : Alliance